

D'UNE CULTURE MUSICALE ET PHILOSOPHIQUE
AUX SCIENCES DE L'ÉDUCATION
par Maurice DEBESSE

Musique et lecture m'ont suivi tout au long de ma vie. La musique servant de contrepoint à mes lectures. Violon, direction de chorale, audition, de disques, concerts..., ont gardé pour moi un intérêt majeur, après que la carrière de musicien que je souhaitais eut été abandonnée à la mort de mon père, survenue pendant la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, répondant au titre de la chronique qui m'est proposée, je vais parler essentiellement de mes lectures, de ces itinéraires qui dessinent un très large éventail, en même temps qu'un entassement qui va de l'enfance jusqu'à aujourd'hui.

1 • Les prélectures

Elles sont apparues avant la lecture proprement dite sous la forme de chants (j'étais à l'école communale de Firminy, ma ville natale). J'ai appris à lire d'une façon assez précoce et un peu insolite, sous la lampe, auprès de ma mère, à ce moment-là institutrice dans un village de la Loire, en triant les petites pâtes à potage en forme de lettres de l'alphabet (je devais avoir quatre ans) ; j'ai commencé à lire vers cinq ans et lorsque j'ai su lire (vers 5/6 ans), j'ai appris en même temps le solfège, ce qui a permis cette dualité musique/lecture. Au début de la guerre de 1914 (j'avais 10/11 ans), je suis devenu moniteur pendant quelques semaines, dans l'école où j'étais moi-même élève, parce que les instituteurs étaient à la guerre ; cela avait bien marché. On peut y voir un signe pour une orientation ultérieure vers l'éducation.

2 • Les hyperlectures

J'étais donc à cette époque (10/11 ans) à Firminy, et il y avait dans sa banlieue, "au Vigneron" la riche bibliothèque *Holtzer* du nom du propriétaire des aciéries. Je disposais là de lectures très variées ; je revois encore le petit catalogue que j'y avais acheté et dans lequel je piochais abondamment. J'ai fait alors toutes sortes de lectures à la fois très précoces et prématurées. C'est ainsi que j'ai lu notamment Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra*) qui m'a fait une impression très forte, même si je ne comprenais pas tout, et un autre livre *Être simple*, écrit par un protestant, le pasteur Wagner ; ce désir de simplicité est depuis lors resté un idéal pour moi. Je lisais jusqu'à deux livres par jour.

C'est aussi l'époque de mes premiers achats de livres ; avec les sous qu'on me donnait, j'achetais, par exemple, *Le Discours de la méthode* de Descartes, *Les Provinciales*, puis *Les Pensées* de Pascal et aussi les *Maximes et Réflexions* de Vauvenargues, que j'ai retrouvé beaucoup plus tard lorsque j'étais prisonnier

à l'Oflag 17A qui se trouvait proche de la région où avait souffert l'officier Vauguenargues pendant la retraite de Bohême au temps de Louis XV.

Tout ceci pour dire qu'il y avait, dans le choix des lectures que je faisais, une orientation vers des auteurs apparentés à une philosophie où intervenaient vivement la poésie et le sentiment (je pense en particulier à *La lettre sur l'enthousiasme* de Shaftesbury qui est intervenue dans ma formation beaucoup plus tard).

3 • Lectures à majuscules

Elles ont été importantes pour accompagner les études que je faisais à cette époque ; par exemple lorsque je préparais à Versailles en 4ème année d'Ecole Normale, le concours de Saint-Cloud, j'ai découvert Bossuet. Nous avions au programme trois de ses sermons (*De l'éminente dignité des pauvres dans l'église ; De l'honneur du monde ; De l'ambition*). Dans le sermon sur *L'honneur du monde*, il y a des phrases qui ont marqué le jeune adolescent que j'étais, grâce au professeur d'Ecole Normale qui nous les faisait aimer et comprendre : Gabriel Brunet. Agnostique, il était également un critique littéraire remarquable au *Mercur* de France vers cette époque 1925-30. Il nous découvrait le "tour d'esprit" de l'auteur, son caractère, nous le rendait très vivant et sympathique, si bien que certains des passages de ses sermons demeurent intacts dans ma mémoire et ont nourri à mon insu ma pensée pendant tout un demi-siècle.

a - Un prof d'histoire géographie qui a mal tourné...

Lorsque j'étais à Saint-Cloud, j'ai fait beaucoup de lectures. Entré dans la section "histoire-géographie" de cette école, j'ai "viré" vers la psychologie, ce qui m'a fait dire plus tard que j'étais un professeur d'histoire-géographie qui avait mal tourné.

J'étais soumis à l'action très forte de notre professeur de philosophie, C. Melinand. Son livre *Sois juste* m'avait paru important parce que sa conception de l'idée de justice était capable de redéfinir toute la morale ; elle est devenue essentielle dans mes réflexions sur la morale dans l'éducation des jeunes.

De cette époque date aussi l'influence d'Henri Wallon et d'Henri Delacroix, mes futurs directeurs de thèse. Ils ont eu une action sur moi par leurs cours que je suivais à la Sorbonne et par leurs ouvrages. Mais à côté de ces deux hommes qui ont été mes maîtres à penser pendant que je préparais mon doctorat, d'autres universitaires m'ont permis d'élargir encore l'éventail de mes intérêts, qu'il s'agisse de géographes comme Demangeon ou de Martonne.

Leur conception de la géographie physique et de la géographie humaine m'a beaucoup aidé dans ce que sera beaucoup plus tard pour moi *La géographie de l'éducation* - c'était là une chose nouvelle au moment où je défrichais ce terrain. Une autre personne à laquelle je dois beaucoup à la même période est le sociologue Paul Fauconnet qui était chargé d'un cours préparant les futurs inspecteurs primaires (j'y venais, comme d'autres, sans avoir jamais cherché à devenir moi-même inspecteur) ; c'était un esprit très ouvert qui nous faisait

faire des exposés. Il m'a rendu un grand service en ne me détournant pas de la sociologie, ainsi qu'on va le voir tout à l'heure à propos d'Auguste Comte.

b - La rencontre de Gaston Bachelard et de ses oeuvres

Je préparais le doctorat en exerçant comme professeur d'histoire-géographie à l'Ecole Normale de Châlons-sur-Marne puis à celle de Dijon. Comme, depuis Saint-Cloud, Melinand m'avait encouragé à m'orienter vers la psychologie, j'ai à ce moment-là bifurqué très nettement et ce sont des lectures de psychologue que j'ai faites avant tout. Puis, à la faculté de Dijon, j'ai découvert Gaston Bachelard dont j'ai été l'étudiant pendant plusieurs années. C'était une personnalité très vivante, foisonnante d'idées sur toutes sortes de sujets et d'auteurs (G. Roupenel, épistémologie, etc.).

Je l'ai d'ailleurs retrouvé plus tard à Paris, lorsque j'ai été nommé à la Sorbonne.

c - L'université de captivité

Le quatrième élément de ces lectures, c'est la période de ma captivité à l'Oflag 17A, longue de 59 mois. J'éprouvais à nouveau une fringale de lectures, reçues de France et que j'utilisais pour les cours que je donnais alors avec beaucoup d'autres à nos camarades, dans ce que nous appelions *l'université de captivité*. Il y avait là des personnalités de premier plan et j'y ai subi la forte influence d'amis (les professeurs étaient en même temps des amis - d'infortune, bien sûr). Le plus proche de moi était le philosophe Raymond Ruyer avec qui je suis resté en contact étroit lorsque, à mon retour, j'ai été appelé à la Faculté de Strasbourg ; il s'était intéressé d'abord à Cournot, puis il fit une série de recherches sur le structuralisme dont il devint un très grand spécialiste.

Cela le conduisit aux Etats-Unis où il se rendit célèbre pour ses travaux dans les universités américaines. J'ai subi également l'influence du biologiste Etienne Wolff qui était à ce moment-là maître de conférences.

Je l'ai retrouvé à Paris après la guerre, lorsqu'il a été nommé au Collège de France. Nous sommes toujours restés amis par la suite.

d - Période de demi-latence

De 1945 à 1955, j'ai lu beaucoup moins, et je me suis terriblement méfié de la lecture "à tous crins" A la faculté de Strasbourg, j'ai été pris par des travaux qui m'ont obligé à pratiquer une observation méthodique des enfants, aussi rigoureuse que possible (ses degrés : observation accidentelle, observation contrôlée, observation expérimentale). C'est l'époque où nous avons mis sur pied avec ma collègue Madame Favez-Boutonnier les centres psycho-pédagogiques qui étaient nés à Paris au lendemain de la guerre (le premier, le centre Claude Bernard est resté le plus célèbre). Dans l'académie de Strasbourg, nous avons aussi eu nos centres psycho-pédagogiques.

Cette activité, par les enquêtes et expérimentations qu'elle exigeait auprès des enfants difficiles, semblait tourner le dos à la frénésie de lecture qui avait été la mienne depuis ma jeune enfance ; j'avais autour de moi des collègues philosophes à la faculté de Strasbourg, qui étaient eux-mêmes d'effroyables liseurs.

Ils venaient me voir dans mon bureau, moins pour moi que pour m'emprunter des livres.

Ce qui malgré tout m'a permis de maintenir une certaine activité de lecture pendant cette période, ce sont les cours dont j'étais chargé et qui exigeaient beaucoup de références ; mais là encore, je me suis rendu compte que je n'avais pas pris la lecture au sens livresque du terme, puisqu'elle servait les recherches de mes étudiants. C'est une méthode que j'ai gardée lorsque j'ai été nommé à la Sorbonne et quand j'ai organisé à ce moment-là des travaux pratiques dans les écoles parisiennes.

À l'imitation de la faculté des sciences, j'ai ouvert les premiers séminaires de recherche qui n'existaient pas dans les facultés des lettres. Au bout d'un an ou deux, ces séminaires ont été officialisés par l'administration. Les lectures sont restées un aliment de mes enseignements. Afin de ne pas répéter mes cours, je réalisais un travail de défrichement incessant où les lectures avaient une place importante, car elles alimentaient la discussion et la réflexion.

4 • Lectures foréziennes

Je suis né dans le Forez, au pays de *l'Astrée*, d'Honoré d'Urfé et il y a eu là matière pour moi à un travail auprès de la Société savante du Forez, (*LA DIANA*) qui s'est matérialisé par des exposés, des participations à des colloques au Château de la Batie aussi bien qu'à Paris où les amis d'Honoré d'Urfé ont une association. Ces lectures ne sont pas très éloigné, malgré les apparences, de mes préoccupations professionnelles. Dans *l'Astrée*, il y a en effet toute une philosophie de l'éducation. On s'en est rendu compte lorsque M. Auba a fait récemment une conférence sur la pédagogie de *l'Astrée*.

5 • Lectures littéraires

Elles ont été très nombreuses et sans être liées à la recherche et aux sciences de l'éducation, elles témoignent d'une motivation personnelle. Par exemple, j'aime les poètes, Musset et Paul Valéry. Pour ce dernier son recueil *Charmes* et ses livres de réflexions *Variétés 1*, *Variétés 2*, *Variétés 3* qui m'ont permis de revoir mes problèmes à la lumière d'une pensée audacieuse (c'est dans *Variétés* qu'on trouve, par exemple cette formule célèbre : "Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles" Dans ce large éventail de lectures, il y avait des lectures de sous-bassement et des lectures d'accompagnement. J'ai beaucoup étudié le philosophe Cournot pour tout ce qu'il a apporté à la pensée du XIXème siècle dans l'axe d'un renouvellement de l'éducation, ainsi que Jean-Jacques Rousseau sur lequel je me suis souvent appuyé, (*Les confessions*). Je citerai également les ouvrages d'Alfred Binet, d'Edouard Claparède, de Marx (ceux de sa jeunesse) et de Freud.

6 • Les contre-lectures

A côté des lectures faites pour le plaisir, existent aussi les lectures forcées. Un exemple, pour moi, est la lecture du *Catéchisme positiviste* d'Auguste Comte.

A l'oral du Diplôme d'Etudes Supérieures, première phase de mon travail de thèse sur *la crise d'originalité juvénile*, le professeur Georges Dumas, médecin psychiatre, avait tenu à ce que je dépouille les travaux brésiliens de l'école positiviste.

Certes, j'avais lu auparavant le *Cours de philosophie positive* (1830), puis, après la rencontre d'Auguste Comte avec Clotilde de Vaux, son *Système de philosophie positive*, mais j'étais réticent devant son rejet de la psychologie (celle de son temps, à base d'introspection). Comme j'étais déjà très orienté vers l'individuel plutôt que vers les mouvements sociaux (grégaire ou non), j'étais perplexe devant les thèses du grand philosophe des "trois états"

Récemment, un numéro spécial de la *Revue de Philosophie* consacré à Auguste Comte, a ravivé ces pénibles souvenirs. Ses prises de position hostiles à l'utopie, à la révolution, me paraissent encore aujourd'hui terriblement systématiques.

Pour Auguste Comte, la psychologie est la plus dangereuse des sciences. Seule la sociologie compte à ses yeux.

7 • Nouveaux freinages dans mes lectures

Quand j'étais professeur d'histoire-géographie, la géographie de l'éducation n'existait pas en face de l'histoire de l'éducation. J'ai beaucoup travaillé pour définir cette géographie de l'éducation (voir *Traité des Sciences Pédagogiques*).

De même l'éducation comparée était à son début et là encore j'ai dû déchiffrer ce terrain nouveau.

Lorsque j'enseignais à la faculté de Strasbourg puis à la Sorbonne, j'ai eu le sentiment d'être happé, car j'étais invité dans de nombreux pays étrangers et devais présenter à des publics variés la psycho-pédagogie, jouant le rôle du "commis voyageur" et "semant à tous vents" avec l'espoir que tout ne serait pas perdu.

8 • Retour aux lectures

Que ce soit dans mes réflexions, lors des séminaires de 3ème cycle ou dans mes écrits, j'ai donné beaucoup de place à l'analyse elle-même, si importante dans le travail de théorisation. J'en donne pour exemples la distinction entre la "psychologie de l'éducation" et "psychologie pédagogique" dans le *Traité de Sciences Pédagogiques* que j'ai dirigé avec Gaston Mjalaret ; ou la différence entre "études" et "recherche" entre "pluridisciplinarité" et "interdisciplinarité" entre "lectures" et "images" distinctions qui amènent à prolonger les travaux de Piaget et Wallon sur la formation intellectuelle de l'enfant. Toutes ces analyses

sont primordiales pour l'enseignant qui s'intéresse à l'éducation mais aussi aux sciences de l'éducation.

A côté des lectures d'analyse, il y avait aussi *les lectures de découverte*. Pour ma thèse, je me suis, par exemple, beaucoup inspiré de lectures sur Frédéric II. Cette révolte du futur souverain de Prusse contre l'autorité d'un père despotique m'a aidé à préciser le concept de la *crise d'originalité juvénile*.

9 • Bilan et perspectives

La diversité de mes lectures a entraîné la diversité des approches dans le domaine des sciences de l'éducation, et contribué à poser le problème du pluralisme de ces sciences en même temps que celui de leur unité. J'ai commencé par m'intéresser à l'adolescence, puis ce thème a été doublé par celui de "la petite enfance". Enfin, l'âge venu, la relecture de *Stanley Hall* m'a conduit à étudier les rapports entre les forces montantes de l'adolescence et les forces déclinantes de la sénescence.

Dans cette perspective, l'histoire qui tend à englober toutes les sciences humaines donne le sens du relatif et met en garde contre les écueils de l'imaginaire. Notre connaissance des sciences de l'éducation est en devenir ; elle est attentive aux problèmes que ces sciences posent. Ainsi s'ouvre tout un champ de réflexions pour la nouvelle génération de chercheurs et d'auteurs.

Conclusion

Si, pour cet *Itinéraire*, j'ai parlé de ma vie d'universitaire, c'est que je ne peux pas dissocier ma carrière tournée vers l'élaboration des sciences de l'éducation des lectures qui l'ont suscitée, alimentée et enrichie. Mais il serait faux de penser que je ne trouvais pas de nombreuses heures pour des lectures moins sévères, toujours accompagnées des plaisirs musicaux.

Maurice DEBESSE